

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 15 (1939-1940)
Heft: 21

Artikel: Un déplacement...
Autor: Favre, P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-711171>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Gabus a franchi la frontière suisse avec 8 magnifiques chiens esquimaux de la Baie Hudson. Ces chiens sont spécialement dressés pour tirer de légers traîneaux avec des charges de 2—300 kg. et peuvent accomplir des randonnées considérables sans trop de fatigue. Aujourd'hui les chiens de Perez et de Gabus sont mobilisés et font leur service dans les Alpes. Ils ont appris sous la patiente conduite du Caporal Gabus à obéir à la discipline militaire et ils rendent de grands services pour transporter sur la neige, par monts et par vaux, soit des luges de munitions, soit même des pièces de mitrailleuse sur des traîneaux spécialement construits à cet effet. On peut également utiliser ces attelages de chien esquimaux pour le ravitaillement en haute montagne ou pour le transport de blessés.

Les expériences faites depuis six mois avec ces chiens esquimaux sont concluantes. Il est possible par conséquent que l'on songe à procéder à l'élevage en grand, dans une station quelque part dans les Alpes en Suisse romande. D'autres essais sont en cours pour utiliser les chiens bergers appenzellois à cette même besogne, et les résultats sont assez encourageants pour que l'armée ait commandé un certain nombre de ces chiens appenzellois qui sont dressés actuellement dans une école de recrues canines.

La preuve est ainsi faite que nos amis quadrupèdes sont, en temps de guerre, non seulement les compagnons fidèles, mais encore les auxiliaires précieux du soldat.

Hugues Faesi.

Croquis de route

Un déplacement....

Par *P. Favre*, du « Renseignement » d'un bataillon fus.

— On va à V.? Allons!

— J'ai entendu dire au bureau de la compagnie qu'on allait au contraire à B. (censuré).

— Oh, je connais ce patelin! — réplique Henry qui est de la région — il y a au moins 2 bistros, c'est assez sympa.

— Quoi, dit Calamin indigné, sympa ce patelin? On était bien ici... cette manie de nous faire changer de stationnement!...

Formant un petit groupe au milieu de la route, mes camarades du « renseignement » discutent, les mains dans les poches. En parlant ils émettent un panache de buée, car au début de décembre, il fait cru et humide à quel que part au pied du Jura.

Mais un incident important vient interrompre la discussion.

— Ah, voilà Torche qui apporte la soupe.

Le groupe se disloque et disparaît dans le « réfectoire » du cantonnement, petite chambre meublée de deux longues tables et de bancs, assez spacieuse pour mal y loger 18 hommes. Le gros poêle chauffe dur, et il fait bon s'y tenir le soir, après l'appel, pour jouer aux cartes ou écouter la radio. (Il faut dire que nos « as » ont déniché à quelque part un vieil appareil qui nous transmet les nouvelles du front — « activité réduite des patrouilles en contact... » — et des concerts d'accordéon pour la troupe.)

Pendant que les hommes affamés mangent leur bouillon à grands coups de cuillère, le caporal Corboz profite du silence relatif qui se fait pour donner ses ordres, avec une assurance modérée, car le caporal ne peut pas se permettre le ton d'un lieutenant. — Le lieutenant par contre a dans la manière de donner des ordres, la fermeté que donne la certitude d'être obéi sans discussion. Lui, le modeste caporal, chef occasionnel de 8 hommes, adopte le ton du camarade, et ma foi, cette méthode lui réussit.

— Demain, diane vers 4 heures du matin. Vous bouclez vos sacs. Si vous voulez envoyer des paquets à la maison, faites-le cet après-midi. Vous rendrez le matériel ce soir à 5 heures, sauf la couverture que vous garderez jusqu'à demain matin.

— Alors on va bien à B.? demande Beaucitron.

— Oui, c'est décidé.

— Mais dis, quel patelin!

— Plaignez-vous, la 3 va à R., c'est encore bien autre chose. Il n'y a qu'un seul bistrot... et ils ont eu beaucoup de peine à trouver des cantonnements.

La valeur d'un village où l'on cantonne de la troupe dépend en grande partie du nombre d'hommes que l'on peut abriter dans un café...

Le lendemain matin à 4 heures 15, le caporal Corboz entre dans le cantonnement, fait de la lumière. Déjà équipé et casqué, il nous donne l'exemple de la promptitude et de l'obéissance. Quel homme, tout-de-même, il a sûrement envie d'aspirer pour qu'il se donne une peine pareille!

Contrairement à toutes nos habitudes, nous bondissons hors de nos couchers, car il faut avoir rendu sa couverture dans un quart d'heure et personne n'a l'intention de la porter sur le sac. Calamin, toujours leste, est bientôt prêt. Il met sac au dos et descend au réfectoire. Bridel, minutieux comme une bonne ménagère, plie son sac de couchage avec méthode; évite les faux plis, ficelle un dernier paquet avec autant de soin que s'il s'agissait de l'envoyer outre-mer. Compte-gouttes, lui, est perdu dans un immense désordre: il cherche une chaussette qui pend sur le séchoir à linge, ses souliers derrière le fourneau, son sac qui vient de vomir une avalanche de mouchoirs, de linges et de chemises.

Bollet, lui, c'est le débrouillard de la bande. Il a vidé son sac et tout envoyé à la maison. On ne se charge pas comme un mulet pour faire 30 km. à pied.

Dehors, derrière la cuisine de compagnie, il y a un terrible branle-bas. On charge les charrettes à la lueur des feux qui brûlent sous les auto-cuiseurs, on attèle les chevaux à grand renfort de jurons. Bientôt les détachements, fanfare en tête, suivis des canonnières et des conducteurs, forment la colonne de marche.

Nous suivons depuis notre cantonnement leurs travaux avec satisfaction, car nous ne les rejoindrons que plus loin sur nos bécanes. Ils feront toute la trotte à pied, ce qui représente un honnête effort.

Maintenant que nous avons rendu le matériel, rien ne nous oblige plus à nous presser. Le premier-lieutenant examine nos vélos, les paquets, en promenant le

faisceau lumineux de sa lampe de poche sur chacun de nous.

— En selle!

C'est l'ordre de départ. Chacun enfourche son cheval d'acier et notre détachement s'enfonce dans la nuit.

Madame Bolomey, qui depuis 2 mois nous recevait tous pour ainsi dire chaque soir à la maison, pour boire une tasse de café, pour souper, pour nous coudre un bouton ou donner un peu d'eau chaude, Madame Bolomey s'est levée pour dire adieu à tous ces grands enfants à qui elle s'est attachée. De notre côté nous lui donnions de temps à temps un coup de main. Bollet, peintre, de son état, lui a blanchi une chambre, Martinet lui a installé l'électricité dans l'écurie et tous, nous l'avons aidé à ramasser les pommes-de-terre et à arracher les betteraves. Tout cela a créé des liens d'amitié sincère et c'est avec des larmes aux yeux qu'elle a vu tout notre détachement en bécane, équipé, casqué, aligné en une longue file de deux rangs, qui disparaissait au prochain tournant.

— Au revoir, Madame Bolomey!

— Au revoir, au revoir — revenez bientôt!

Nous sommes partis, il neige légèrement et la route est glissante. Les pneus chantent sur le goudron, les dynamos des phares ronronnent. La route descend et les copains se laissent aller à faire de la vitesse.

— Freine, Talus, on va arriver contre Sciure et se casser la figure...

Mais Talus à cheval sur Pégase, fonce à tombeau ouvert avec son antique vélo aux freins douteux.

Après une demi-heure de trajet, nous apercevons au loin, à un carrefour de route, un vague grouillement. On dirait une longue chenille à mille pieds. C'est le bataillon des carabiniers qui avance lentement. Les hommes marchent penchés en avant pour rétablir leur équilibre compromis par le poids du sac.

Mais comme on ne déplace pas des troupes sans leur réserver un petit défilé, toute la colonne s'arrête sur un coup de sifflet, avant de traverser. — «Appuyez à droite de la route, formez les faisceaux, sacs à terre.» Chacun rectifie sa tenue, ajuste son paquetage, reprend les plis de sa capote. Puis une petite inspection a lieu.

A l'horizon, vers l'est, le ciel a pâli. Le jour pointe lentement, tandis que des nuages bas annoncent une bourrasque de neige. Chacun se réchauffe comme il peut. Bollet bat la semelle, Chabloz et Clocher boxent, Beaucitron se contente de grelotter, les mains dans les poches, avec un air pitoyable... Un coup de sifflet retentit:

— Sac au dos.

Pendant ce temps, passent à cheval le major, notre capitaine, le gros quartier-maître avec deux ou trois ordonnances qui vont rejoindre la tête du bataillon.

— En avant, marche.

La longue colonne s'est mise en route. Bruit scandé d'hommes au pas.

Nous, le «renseignement», nous sommes en tête. Ainsi, nous aurons de la vue et nous échapperons à l'odeur des chevaux. Nous arrivons bientôt vers les premières maisons de la ville.

La fanfare se met à jouer du tambour pour annoncer la venue du bataillon. Irrésistiblement la troupe se met au pas. Des gens se mettent aux fenêtres, avec la mine pâle qu'on a au saut du lit, et ceux qui se rendent à leur travail s'arrêtent au bord de la route. En ville, les sentinelles placées tous les dix mètres font prévoir une grande mise en scène. Les hommes qui marchent en tête accélèrent le pas...

— Garde à vous à droite!

(A suivre.)

MUSIQUE MILITAIRE

La musique, en raison de sa puissante action sur l'âme comme sur les sens, a été associée, dès les premiers âges du monde, à toutes les manifestations des passions humaines. On l'entendait dans les festins comme dans les funérailles, elle s'associait à la prière et aux manifestations religieuses, elle chantait l'amour et excitait la fureur des combattants. Aussi, les peuplades sauvages, comme les peuples les plus civilisés, l'ont toujours mêlée à leurs actions guerrières.

Ce ne fut donc rien de neuf sous le soleil, lorsque nos milices instituèrent des fanfares dans leurs bataillons. Dès le début du 15^e siècle, la musique a fait partie intégrante des armées suisses: l'infanterie avait ses tambours, ses fifres et ses troupes de combat; la cavalerie, ses trompettes et ses tambourins. Dans les vieilles chroniques, on mentionne même encore les cornemuses.

Les Suisses aimaient à marcher au pas cadencé — qui n'avait rien du pas de l'oie, je vous l'assure — au son des fifres et des tambours. Les trompes sonnaient le départ ou l'assaut; leurs sons rudes et peu mélodieux étaient destinés à exciter l'ardeur guerrière des combattants en leur rappelant les cors de leurs montagnes, et à répandre en même temps un salutaire effroi dans les rangs ennemis. A la bataille de Grandson, quand les troupes se précipitèrent en bas les vignes dans la mêlée juste à temps pour redonner du courage à l'avant-garde épuisée, les mugissements des troupes jetèrent la terreur dans les rangs bourguignons. «Alors sonna la trompe d'Uri et les cors de Lucerne, dit le chroniqueur. Et ce fut un tel vacarme que les gens du duc en eurent grand émoi.»

A vrai dire, les temps ont quelque peu changé et je ne vois pas très bien nos brillantes et harmonieuses fanfares opérer d'audacieuses sorties, en jouant «Roulez tambours», pour semer la panique et l'effroi dans les rangs ennemis. Mais, il est par contre certain que leur action, vivifiante pour la troupe, est nécessaire au maintien de son moral entre les heures de combat. Une bonne fanfare dans une unité mobilisée, c'est un peu de soleil dans un ciel sombre, car la voix qu'elle fait entendre est, vous en conviendrez, beaucoup plus harmonieuse que celle du capitaine ou du lieutenant dans l'exercice de ses fonctions, bien que Jean-Jacques Rousseau ait prétendu qu'il n'y avait, par le monde, pas une seule trompette qui sonnât juste!

De son temps peut-être...

Tante Aurélie.



La musique au cantonnement

Emission de 22 heures, sauf arrêt imprévu, jusqu'à la diane!